

Fabrice Lhomme

# Le Procès du Tour

Dopage : les secrets de l'enquête



Extrait de la publication



# **Le Procès du Tour**



**FABRICE LHOMME**

# **Le Procès du Tour**

**Dopage : les secrets de l'enquête**

**DENOËL  
IMPACTS**

Ouvrage publié sous la direction  
de Guy Birenbaum

© by Éditions Denoël, 2000  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN : 2.207.24925.5  
B 24925.4

***Gloria victis!* (Gloire aux vaincus)**





**A Françoise et André**



## Prologue

L'histoire retiendra sans doute que c'est à un petit poste frontière du nord de la France, un matin de juillet 1998, que le Tour de France est mort. Du moins une certaine idée du Tour de France. Depuis la cascade de révélations consécutive à l'affaire Festina, il faut bien reconnaître qu'il est difficile de voir du même œil ceux que l'on n'ose plus appeler les Géants de la Route. Comment vibrer encore aux exploits de coureurs qui n'ont plus grand-chose d'humain, tant ils ingurgitent ou s'injectent de produits qui les ravalent au rang de prototypes scientifiques ? Les dégâts sont tels et les mauvaises habitudes depuis si longtemps ancrées que l'on pourrait – devrait ? – aujourd'hui réécrire l'histoire du cyclisme à la lumière du dopage. Les plus grands exploits, les plus beaux champions générés par ce sport formidable sont désormais entachés d'un terrible soupçon. Oui, le Tour a été empoisonné, au sens propre du terme.

Épreuve mythique, la « Grande Boucle » fait pourtant partie depuis un siècle du patrimoine national. Bien plus qu'une course cycliste, le Tour constitue un événement magique qui fait se ruer, chaque été, des millions de personnes sur les routes simplement pour applaudir les coureurs. Spectacle populaire, familial et... gratuit, le Tour

est unique. Il fédère dans une même communion fanatiques de sport, intellos parisiens ou paysans de cette France profonde que la course a tant de fois sillonnée.

Le Tour que l'on a tant aimé est donc passé de vie à trépas. L'arme du crime, le dopage, est connue, mais pas le nom de l'assassin. En fait, tous les témoins en conviennent, nous sommes ici en présence d'une mort lente qui implique que le meurtre a eu plusieurs auteurs et de nombreux complices. On citera en vrac les organisateurs de courses, plus intéressés par la rentabilité de leurs épreuves que par la santé des coureurs ; les médecins, coupables d'avoir fait des sportifs dont ils ont la charge – c'est le cas de le dire – des cobayes ; les sponsors, peu regardants sur les moyens pourvu que les résultats suivent ; l'encadrement, qu'il s'agisse des équipes elles-mêmes ou des instances dirigeantes, au mieux impuissantes, au pire indifférentes ; les athlètes eux-mêmes, qui ont sciemment triché ; les journalistes, dont beaucoup connaissaient les mœurs douteuses du peloton mais dont peu eurent le courage de les dénoncer ; le public enfin, qui n'a jamais vraiment voulu savoir à quoi carbureraient ses idoles...

Avant que n'éclate ce que l'on a improprement appelé « l'affaire Festina », le dopage était un sujet totalement tabou. Pourtant, ce fléau s'est répandu dans le sport cycliste dès ses origines. Au départ, il est vrai, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Au début du siècle, les coureurs se dopaient au... cognac ou au calva, afin de se donner du courage avant d'attaquer un col ! Certains historiens pensent même pouvoir affirmer que le dopage a fait sa première victime chez les cyclistes dès 1896. Un coureur gallois décéda cette année-là d'une overdose, sans doute consécutive à l'absorption d'une mixture, à base de caféine et de morphine, concoctée par son soigneur ! Puis sont apparues, dès le premier

Tour de France, organisé en 1903, les substances chimiques, utilisées en médecine mais détournées de leur usage par des petits malins : cocaïne, strychnine, digitaline et même arsenic... Tout était bon pour « faire exploser la chaudière », « saler la soupe » ou « faire bouillir les éprouvettes », pour reprendre quelques perles tirées du jargon cycliste, en un temps où les contrôles antidopage étaient bien entendu inconnus.

C'est en fait dans les années 60 que le phénomène a pris de l'ampleur. Quelques jours avant le départ du Tour 1959, un scandale éclate. Des douaniers français (tiens, tiens...) interceptent à la frontière suisse un stock d'amphétamines. Le colis était destiné au fameux Charly Gaul, un Luxembourgeois vainqueur de l'épreuve l'année précédente. Le 13 juillet 1967, sur les pentes arides du mont Ventoux, l'Anglais Tom Simpson est victime d'un malaise, à quelques centaines de mètres du sommet. Le malheureux ne se relèvera jamais, première victime connue des amphétamines. Deux ans plus tard, alors que le légendaire Jacques Anquetil, qui avait fait sensation en 1967 en déclarant au journal *L'Équipe* qu'il fallait « être un imbécile ou un faux jeton pour s'imaginer qu'un cycliste peut tenir le coup sans stimulants », vient de se voir refuser l'homologation de son record de l'heure pour avoir refusé de se soumettre à un contrôle, c'est Eddy Merckx, sans doute le plus beau champion cycliste de tous les temps, qui est contrôlé positif au Réactivan lors du Tour d'Italie 1969. La lutte antidopage en est alors à ses balbutiements et, pour tout dire, le phénomène n'intéresse pas grand monde. Les années 70 voient une montée en flèche du fléau. L'Espagnol Luis Ocana, le Néerlandais Joop Zootemelk, sont contrôlés positifs. Quant à Bernard Thévenet, vainqueur des Tours 1975 et 1977, aujourd'hui consultant sur France Télévision, il a reconnu publiquement avoir eu

recours à la cortisone. Ce dopant était alors très en vogue. Si l'on ne devait conserver qu'une image de ces années-là, ce serait sans doute celle de l'exclusion de Michel Pollentier, lors du Tour de France 1978. Le Belge, qui venait de s'imposer au sommet de L'Alpe-d'Huez, avait dissimulé sous son aisselle une poire remplie d'une autre urine que la sienne, afin de satisfaire au contrôle antidopage sans risque ! Pris sur le fait, il fut exclu du Tour.

Tel ne fut pas le cas, dix ans plus tard, de Pedro Delgado. Alors que le Tour 1988 tire à sa fin, le grimpeur espagnol est contrôlé positif au Probenécide. Un produit dit « masquant » qui a notamment pour propriété de rendre la prise de stéroïdes anabolisants indétectable aux contrôles. L'affaire provoque un énorme scandale car, à ce moment-là, l'Espagnol, maillot jaune sur les épaules, a course gagnée. Les organisateurs découvrent finalement que la substance incriminée, si elle est bien inscrite sur la liste des produits interdits par le Comité international olympique (C.I.O.), ne l'est pas encore sur celle de l'Union cycliste internationale (U.C.I.). Un cas de figure similaire se produira en 1997, lorsque le sprinter ouzbek Djamolidine Abdoujaparov sera mis hors course après avoir été contrôlé positif au Bromontan à l'arrivée d'une étape du Tour de France. On apprendra ensuite qu'« Abdou » avait déjà été positif à quatre reprises les mois précédents, mais non sanctionné car le Bromontan, interdit par le C.I.O., ne l'avait pas été simultanément par l'U.C.I... Laurent Fignon, double vainqueur du Tour, sera en revanche bel et bien déclaré positif à deux reprises aux amphétamines, en mai 1987 puis en septembre 1989.

Quant à Francesco Moser, l'un des plus beaux palmarès du cyclisme italien (trois Paris-Roubaix, deux Tours de Lombardie, Milan-San Remo, un Championnat du

monde, un Tour d'Italie...), il a expliqué, dans une interview à *L'Équipe* le 9 avril 1999, les dessous de ses deux records de l'heure, réalisés à Mexico en janvier 1984. Moser reconnaît avoir eu recours, sur les conseils de ses médecins, Francesco Conconi et Michele Ferrari – dont on reparlera –, à l'hémost transfusion, technique totalement interdite consistant à prélever son propre sang pour se le réinjecter plus tard, après l'avoir réfrigéré...

Avec les années 90, les affaires se multiplient : l'équipe néerlandaise P.D.M. quitte le Tour 1991 à cause d'un mystérieux virus; le grand champion espagnol Miguel Indurain est déclaré positif au Salbutamol lors du Tour de l'Oise 1994 et finalement blanchi après avoir fourni un certificat médical prouvant qu'il est asthmatique; l'Italien Gianni Bugno, positif à la caféine en août 1994... Il y a aussi tous ces cas de morts suspectes, notamment chez les cyclistes néerlandais, de coureurs qui auraient abusé de l'érythropoïétine (E.P.O.), un produit qu'on maîtrisait mal il y a dix ans... Bref, les exemples ne manquent pas. Ils s'expliquent pour partie par l'amélioration des contrôles antidopage, un peu plus efficaces qu'auparavant pour détecter certains produits. Mais ce n'est pas la raison essentielle.

À l'orée des années 90, le cyclisme professionnel, à l'image du sport en général, a pris un virage dangereux. Comprenant que le sport était devenu une valeur refuge, donc rentable, des sociétés occidentales en mal de repères, les financiers ont investi massivement dans les disciplines les plus populaires, notamment le cyclisme. Mais quand on mise beaucoup d'argent, on espère des retombées. La pression s'est soudain faite très forte sur les frêles épaules des cyclistes. Pour ne pas décevoir leurs employeurs qui les payent si bien (les stars du peloton émargent aujourd'hui à plus de 500 000 francs par mois), il leur faut gagner à tout prix.

Au début, bien entendu, les coureurs ont imité leurs aînés, se chargeant avec des amphétamines, des stéroïdes, de la caféine... Mais le « dopage de papa » n'a plus aucun sens dans les années 90. D'abord, on l'a dit, la plupart de ces produits sont devenus détectables. Sur-tout, leur efficacité n'est pas forcément garantie. Alors, les champions s'en sont remis à la médecine, ou plus exactement à la science. Progressivement, toutes les équipes pros se sont dotées de médecins attitrés. Ces derniers ont profité des fantastiques avancées scientifiques réalisées ces dernières années, notamment dans le domaine de la biologie. De nouvelles molécules sont arrivées sur le marché. Destinées initialement aux vieillards (hormones de jeunesse) ou aux personnes souffrant de nanisme (hormones de croissance), ces substances « magiques », détournées de leur vocation première, ont révolutionné le cyclisme.

Le plus grand succès revient sans conteste à l'érythro-poïétine. Cette hormone, produite naturellement par l'organisme, améliore l'oxygénation du sang en augmentant le nombre de globules rouges. Les premiers essais cliniques de sa version synthétique sur l'homme ont débuté en 1985. Trois ans plus tard, l'hormone de synthèse, baptisée tout simplement E.P.O., est mise en circulation sur le marché français, avec pour indication principale le traitement de l'anémie des insuffisants rénaux. Très vite, l'hormone synthétique est détournée de sa vocation initiale et utilisée dans certains sports d'endurance, notamment le cyclisme. Introduite par les équipes italiennes au tout début des années 90, l'E.P.O. a d'abord été utilisée « anarchiquement ». À l'origine, les coureurs en prenaient de telles quantités qu'ils dormaient avec un testeur chargé d'enregistrer leurs pulsations. Dès que leur cœur battait trop lentement, le testeur sonnait. Pour les cyclistes, ce signal d'alerte



signifiait danger immédiat. Pour éviter la thrombose (l'abus d'E.P.O. provoque un épaissement du sang), il fallait alors entamer une série d'exercices de gymnastique afin de refluidifier le sang. C'est ainsi qu'il y a quelques années, des témoins ont pu voir, à 3 heures du matin, des coureurs monter et descendre quatre à quatre les escaliers de leur hôtel ! Une méthode plus classique, très prisée d'un petit grimpeur italien, consistait à entamer au beau milieu de la nuit une série de pompes...

Au fil des ans, l'emploi de cette hormone a été mieux maîtrisé. En plus de l'E.P.O., les coureurs ont commencé à s'injecter des fluidifiants afin de prévenir la formation de caillots sanguins. Afin d'endiguer le fléau, l'U.C.I. a décidé, en janvier 1997, d'imposer aux coureurs des contrôles sanguins. L'objectif ? Mesurer l'hématocrite, c'est-à-dire le taux de globules rouges dans le sang, dont l'augmentation peut signaler la prise de cette hormone synthétique jugée à cette date indétectable. Les experts de l'U.C.I. ont fixé à 50 % le seuil au-delà duquel un coureur est suspecté d'avoir eu recours à un produit interdit. Le cycliste est alors mis au repos forcé pendant... quinze jours. Ce taux de 50 % fait l'objet de vives critiques. De nombreux scientifiques le jugent beaucoup trop élevé – le taux moyen oscillant entre 40 et 45 – et certains y voient même une incitation au dopage.

De toute façon, la plupart des spécialistes s'accordent pour dire que l'E.P.O., déjà dépassée, aurait été détrônée par les perfluorocarbures (P.F.C.), beaucoup plus dangereux. Il est même probable que les P.F.C. soient sur le point d'être remplacés par de nouvelles substances comme l'hémoglobine réticulée, une sorte de sang artificiel, ou l'androsténone, précurseur de la testostérone, l'hormone sexuelle qui stimule la masse musculaire. Sans compter l'Interleukine, l'hémoglobine de synthèse

ou encore l'E.P.O. like, une nouvelle « version » de l'hormone synthétique mise au point aux États-Unis... La plupart de ces nouveaux produits sont indétectables aux contrôles.

Une chose est sûre, les cyclistes s'en sont donné à cœur joie au cours de cette décennie ! Désormais, les vainqueurs ne sont plus forcément les plus courageux, les plus costauds ou les plus talentueux, mais ceux qui bénéficient du meilleur « encadrement médical », des meilleurs « soins de récupération », termes par lesquels on désigne pudiquement, dans le milieu, les médecins dopeurs et les produits illicites... Sûrs de leur impunité, les apprentis sorciers en blouse blanche ont multiplié les expériences sur « leurs » athlètes, inconscients des dangers qu'ils leur faisaient courir.

Tout cela aurait pu continuer des années s'il n'y avait eu le Tour 1998, le Tour de trop. Pour reprendre la formule imagée d'un coureur belge, l'arrestation de son compatriote Willy Voet a été « la goutte d'E.P.O. qui a fait déborder la seringue »... En s'immisçant dans le milieu cycliste, la justice, en l'espace de quelques mois, a fait exploser des dizaines d'années de mensonges, de mauvaise foi, d'hypocrisie et de tricheries. Les policiers et les magistrats, aidés dans cette tâche de « salut public » par un soigneur et un directeur sportif sur le chemin de la rédemption, ont provoqué un gigantesque déballage qui a fait prendre conscience à l'opinion publique qu'elle avait été victime d'une supercherie des années durant.

Pourtant, le « spectacle » continue. Ainsi, le Tour 1998, totalement décrédibilisé, s'est achevé comme prévu sur les Champs-Élysées, alors que de nombreuses voix s'étaient élevées pour demander son arrêt. Mais est-il seulement possible d'arrêter une machine qui génère autant d'argent ? Sans doute pas. Pourtant, la

recherche permanente de nouveaux produits miracles, souvent comparée à la course aux armements, ne fausse pas seulement les compétitions. En plus de dévoyer ce qui fait l'esprit du sport, elle risque de mener de plus en plus de jeunes athlètes à l'hôpital, voire au cimetière. Un cessez-le-feu s'impose, s'il est encore temps.






**Tout a commencé par un banal contrôle routier, un matin de juillet 1998... En saisissant un stock impressionnant de produits dopants dans la voiture d'un soigneur belge, un certain Willy Voet, quatre douaniers provoquent un séisme comme le monde du sport en a rarement connu. À travers « l'affaire Festina », la justice met fin en quelques mois à des dizaines d'années d'hypocrisie et de non-dits. Les amateurs de cyclisme vont découvrir avec effroi que le cancer du dopage a rongé leur sport préféré, au point d'entacher, sans doute définitivement, l'image et la crédibilité du Tour de France.**

**Fabrice Lhomme dévoile les secrets de l'enquête judiciaire. S'appuyant sur des documents et des témoignages inédits, il en révèle de nombreux épisodes méconnus et en éclaire les « étapes » essentielles : depuis les gardes à vue des stars du cyclisme jusqu'à la mise en examen de Richard Virenque et au procès Festina, qui est en fait le procès du Tour de France.**

**Fabrice Lhomme a suivi les affaires de dopage pour *France-Soir* et *L'Express*. Il est aujourd'hui reporter au journal *Le Monde*.**

Cover design  
by Stéphane Bielikoff

B 24925.4  10.00  
ISBN 2.207.24925.5  
120 FF TTC



Extrait de la publication